



LITTÉRATURES

EUROPE

**HISTOIRE DU PORTUGAL.** – Albert-Alain Bourdon

*Chandeigne, Paris, 2019, 276 pages, 15 euros.*  
 Cette synthèse stimulante, enrichie pour sa quatrième édition d'un épilogue de l'historien Yves Léonard, permettra de mieux connaître l'histoire de ce pays, construite par l'affirmation de son identité par rapport à la Castille et par le formidable élan qui conduisit ce petit rectangle atlantique à devenir le principal acteur de l'expansion maritime du Vieux Continent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Le Portugal est la plus vieille nation d'Europe, et ses frontières sont quasi inchangées depuis le XIII<sup>e</sup> siècle : deux caractéristiques définissant pour l'auteur sa singularité. L'ouvrage souligne que les élites portugaises ont oscillé pendant des siècles entre une volonté de conquête par-delà les océans et un certain immobilisme, pour finir par l'obsession du régime salazariste à s'agripper à son empire colonial en Afrique jusqu'au début des années 1970. Une guerre anachronique et dévastatrice, qui deviendra le principal motif de la pacifique «révolution des œillets», le 25 avril 1974. Cette étude agrémentée de cartes en couleurs revient notamment sur les événements qui ont marqué le Portugal ces dernières années depuis la crise de la dette, et sur les enjeux géopolitiques auxquels il est confronté.

TIGRANE YÉGAVIAN

AMÉRIQUES

**HATE INC. Why Today's Media Makes Us Despise One Another.** – Matt Taibbi

*OR Books, New York, 2019, 294 pages, 14,99 dollars.*  
 Plume réputée du magazine *Rolling Stone*, Matt Taibbi réunit deux qualités qui le distinguent de la plupart de ses confrères américains : il est corrosif, sa verve est dirigée contre les idées dominantes de son petit milieu, c'est-à-dire un libéralisme de guerre froide nappé d'arrogance impériale et de prétextes humanitaires. Dans ce recueil de ses meilleurs articles récents, on lira avec joie sa démolition féroce du pseudo-scandale du «Russiagate», qui a obsédé les démocrates pendant trois années entières, sans oublier sa mise en accusation des soneurs ou celle du traitement médiatique en année électorale. La couverture du livre juxtapose à dessein les photographies de Sean Hannity, un sac à vent réactionnaire devenu, sur Fox News, le porte-micro docile du président Donald Trump (même s'il lui arrive de regretter que son favori ne bombarde pas plus souvent des pays arabes), et de Rachel Maddow, une icône de la bourgeoisie cultivée. Elle pêche sur MSNBC et ne sera satisfaite que le jour où les États-Unis entreront en guerre contre la méchante Russie. Ils sont les jumeaux opposés du mal médiatique américain.

SERGE HALIMI

**L'APPEL DES AMÉRIQUES.** – Alain Rouquié

*Seuil, Paris, 2020, 276 pages, 22 euros.*  
 Plus qu'une autobiographie, ce «livre-trajectoire» propose une radioscopie de l'Amérique latine. Considérant que «les découvertes valent mieux que les souvenirs», Alain Rouquié, politicien et diplomate chevronné, se montre soucieux de contourner les pièges d'un simple bilan émérite. Il prend alors le parti de mobiliser les thèmes qui constituent, depuis cinquante ans, le cœur de ses travaux sur cet ensemble de pays dont il a une connaissance approfondie, pour les éprouver à la lumière des évolutions politiques et sociales de ces dernières années. Sa réflexion sur la nature des institutions militaires et leur fonction dans les systèmes de pouvoir latino-américains prend un relief particulier alors que la question du rôle qu'elles jouent revient en force (Bolivie, Brésil, Honduras, Venezuela). Comment éclairer-elle la singularité, la fragilité, mais aussi la résilience du fait démocratique en Amérique latine? L'auteur propose également une analyse des limites du modèle de développement régional.

CHRISTOPHE VENTURA

PROCHE-ORIENT

**VERS LA FIN DU CONTRAT SOCIAL EN SYRIE. Associations de bienfaisance et redéploiement de l'État.** – Laura Ruiz de Elvira

*Karthala, Paris, 2019, 352 pages, 25 euros.*  
 Appuyé sur un travail de terrain mené entre 2007 et 2010, l'ouvrage de la politiste et arabisante Laura Ruiz de Elvira analyse à travers les associations de bienfaisance l'«abandon du vieux contrat social» avec l'État, qui leur délègue un certain nombre de services à la population. Après avoir retracé le rôle et la place dans l'espace public de ces associations, depuis leur apparition à la fin de l'ère ottomane jusqu'à l'accession au pouvoir de M. Bachar Al-Assad, l'auteur montre comment elles acquièrent une certaine marge de manœuvre (diversification des financements, distance vis-à-vis de la politique) tout en demeurant sous le contrôle du pouvoir (enregistrement auprès du ministère compétent, délivrance d'autorisations, captation et distribution des financements). Si ces associations permettent, en partie, d'amortir les coûts sociaux de la libéralisation économique, le développement de leurs activités n'empêche pas l'«émergence d'une société à deux vitesses» contribuant au soulèvement populaire de 2011.

NICOLAS APPELT

ASIE

**NOTES D'OKINAWA.** – Oe Kenzaburo

*Picquier, Paris, 2019, 256 pages, 20,50 euros.*  
 Publiées en 1970, cinq années après ses *Notes d'Hiroshima*, qui témoignaient du terrible sort réservé aux survivants, les notes de l'écrivain japonais Oe Kenzaburo à propos d'Okinawa montrent, à mesure que l'auteur s'entretient avec ses habitants (intellectuels, responsables politiques, etc.), comment la population a été asservie au pouvoir centripète et despotique de Hondo (Honshu), l'île centrale de l'archipel nippon. Annexé en 1879, le petit royaume indépendant de Ryukyu a été intégré de force au Japon impérial. Un tiers des Okinawaïens succombent pendant la seconde guerre mondiale, certains étant contraints au suicide collectif, puis la population passe sous administration américaine tandis que s'installent les bases d'où appareilleront les B52 pour le Vietnam. Quand, en 1972, Okinawa est restituée à Hondo, les habitants tentent de faire valoir leur propre histoire en contrepoint de l'histoire officielle révisionniste et toujours autocentrée. Par cet écrit, Oe entend «réfléchir à la démocratie d'après-guerre» et «exercer une imagination éthique», persuadé que c'est au feu de la vérité que les peuples d'Okinawa et de Hondo pourront retrouver leur dignité.

PHILIPPE PATAUD CÉLÉRIER

**LA PAROLE ENCHAÎNÉE.** – Joshua Wong avec Jason Y. Ng

*Stock, Paris, 2020, 250 pages, 22 euros.*  
 «Aujourd'hui, quelques détenus m'ont fait savoir que l'ambiance avait changé depuis mon arrivée. Visiblement, le personnel se tient sur ses gardes. Des règles qui ne sont habituellement pas appliquées ont soudain été prises bien plus au sérieux.» En 2017, à 21 ans, tout juste majeur, Joshua Wong découvre la prison. Comment ce jeune homme de bonne famille au visage poupin, élevé au manga et aux jeux vidéo, en est-il arrivé à semer autant d'effroi chez les autorités qu'un chef de triade? Figure du mouvement prodémocratie de Hongkong, Wong est témoin de l'emprise graduelle de la propagande chinoise sur les médias locaux et le système éducatif, de la marginalisation subreptice du cantonais face au mandarin, de l'instrumentalisation progressive du système judiciaire contre les militants... La Chine s'est ainsi aliéné toute une génération, qui se politise. Écrits avec l'avocat Jason Y. Ng pour un lectorat international, ces Mémoires font partie d'une stratégie assumée : Hongkong serait en première ligne du monde libre face à une Chine qui chercherait à étouffer toute velléité de démocratie.

JEANNE HUGHES

POLITIQUE

**LA PART DE L'OMBRE. Histoire de la clandestinité politique au XX<sup>e</sup> siècle.** – Sous la direction de Virgile Cifrice, Grégoire Le Quang et Charles Riondet

*Champ Vallon, Ceyzérieu, 2019, 320 pages, 27 euros.*  
 La clandestinité politique est «le fait d'entrer dans l'illégalité (...) et de s'y maintenir (...), que cette entrée se fasse volontairement ou sous la contrainte». Préfacé par la sociologue et politiste Donatella Della Porta, cet ouvrage collectif a l'ambition d'en dresser l'histoire, malgré les limites de ce genre d'exercice. Il reste toutefois que certaines de ces études retiennent l'attention. Ainsi signalera-t-on l'article sur les militants turcs lors du coup d'État de septembre 1980, celui sur la «Corse de l'ombre» ou sur l'organisation semi-clandestine italienne Prima Linea. Cet autre, aussi, sur les Juifs communistes yiddishophones de l'entre-deux-guerres aux années 1950, qui aborde la question de la sortie de la clandestinité. On remarquera, en outre, une ébauche d'analyse stimulante sur la construction par les clandestins d'un imaginaire permettant de «légitimer le combat». Par semant l'ouvrage au gré des articles, elle appelle, comme ceux-ci, des développements futurs conséquents. Le lecteur les attend désormais.

ANNE MATHIEU

AFRIQUE

**L'ÉCONOMIE AFRICAINE 2020.** – Agence française de développement (AFD)

*La Découverte, Paris, 2020, 128 pages, 10 euros.*  
 Pour la première fois, l'Agence française de développement (AFD) propose un bilan des économies d'Afrique. Préfacée par M. Rémy Rioux, son directeur général, cette synthèse est le fruit d'un travail collectif d'experts de l'agence et présente un panorama assez exhaustif. Rédigé avant la crise du coronavirus, l'ouvrage se compose de six parties («macro-économie», «dette et investissements», «industrialisation», «Afrique urbaine», «enjeux fonciers ruraux», «migration»). Il permet d'actualiser de nombreux indicateurs et offre également des analyses inédites, dont certaines portent sur des questions cruciales pour les populations : quelles sont les nouvelles formes de l'urbanisation en Afrique? Comment les États peuvent-ils concilier investissements publics et crise de l'endettement? Quels sont les liens entre migrations et développement? On trouvera aussi des monographies, comme celles sur l'industrialisation en Éthiopie ou encore le foncier rural au Mali.

OLIVIER PIOT

**ÉVALUATION DE L'IMPACT ÉCONOMIQUE DU COVID-19 ET DES RÉPONSES POLITIQUES EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE.** – Collectif

*Banque mondiale, série «Africa's Pulse», volume 21, Washington, DC, 8 avril 2020.*  
 C'est l'une des toutes premières publications de la Banque mondiale sur les effets attendus de la crise du coronavirus en Afrique subsaharienne. Produit par les services de l'économiste en chef pour la région Afrique, ce rapport annonce la «première récession dans la région depuis vingt-cinq ans». Précisant que les pays dépendants des exportations minières et pétrolières devraient être les plus durement frappés, les experts soulignent que la pandémie est susceptible de provoquer une grave crise alimentaire en raison de la «contraction de la production agricole et d'éventuels blocages commerciaux». Le rapport préconise un «allègement provisoire» de la dette pour «maintenir la stabilité économique dans la région» et financer une relance d'activité. Le service de la dette extérieure payé par la région à l'ensemble des crédetes se montait (en 2018) à 35,8 milliards de dollars (2,1 % du produit intérieur brut régional).

O. P.

**QUEL AVENIR POUR LES PYGMÉES À L'ORÉE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE?** – Sous la direction de Patrick Kulesza et Marine Robillard

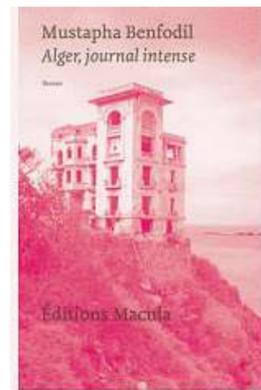
*L'Harmattan, Paris, 2019, 482 pages, 38 euros.*  
 Entièrement consacré aux Pygmées d'Afrique, ce volumineux ouvrage, sous la responsabilité notamment du directeur du Groupe international de travail pour les peuples autochtones (Gtita), donne la parole à des experts occidentaux, mais aussi à des scientifiques africains et aux Pygmées eux-mêmes. Organisées en trois temps – «Qui sont-ils?», «Que subissent-ils?» et enfin «Comment font-ils face?» –, ces contributions savantes nous plongent dans l'histoire et la géographie africaines pour remonter jusqu'aux conditions modernes de vie de ces groupes ethniques, à la fois chasseurs, cueilleurs et pêcheurs, dispersés dans plusieurs États d'Afrique centrale. Deux idées fortes se dégagent : les Pygmées connaissent partout la précarité, en marge des communautés nationales qu'ils côtoient ; leur exclusion économique se double de discriminations et d'une «marginalisation politique et culturelle». Les auteurs assument d'avoir rédigé un «manifeste politique» destiné aux responsables africains, afin qu'ils œuvrent au respect de la dignité des Pygmées et à la reconnaissance de leurs identités culturelles.

O. P.

Kaléidoscope du chaos

Alger, journal intense de Mustapha Benfodil

Éditions Macula, Paris, 252 pages, 2019, 22 euros.



MUSTAPHA Benfodil fait partie de cette génération qui a eu 20 ans en 1988, année charnière en Algérie, quand les émeutes d'octobre ont contraint le pouvoir à mettre fin au régime du parti unique, le Front de libération nationale (FLN). En entrouvrant la porte au pluralisme, celui-ci a alors offert la prédominance au Front islamique du salut (FIS), les enfants de la révolte étant par la suite confrontés aux convulsions meurtrières de la «décennie noire» (1992-2000). Dans ce contexte, les idées politiques n'ont plus rien d'abstrait, elles sont de nerfs et de sang. Journaliste à *El Watan*, le plus grand quotidien indépendant de langue française, Benfodil y pratique ainsi le reportage de terrain auprès des couches sociales les plus vulnérables et les plus marginales, et, resté militant actif, il a maille à partir avec les autorités pour son appartenance en 2014 au mouvement Barakat («ça suffit», en arabe), opposé au quatrième mandat du président Abdelaziz Bouteflika. Sa place dans le Hirk de 2019 allait donc de soi. Mais il est aussi un romancier-poète, un dramaturge souvent présenté en France, qui a entrepris de «prendre linguistiquement le pouvoir et défaire les récits officiels (1)», devenant l'un des écrivains les plus représentatifs de sa génération. Ainsi, dans *Alger, journal intense*, classé dans le genre roman, les éléments du malaise algérien s'agrègent pour devenir une entité littéraire indéfinie.

Après la mort de Karim Fatimi, astrophysicien de renom, sur la route de Bologhine (quartier nord d'Alger), près de la «maison hantée», métaphore du pays, sa femme Mounia tient un journal afin d'adoucir son chagrin et s'immerge dans les écrits de son mari. Ces documents sont autant d'étapes de sa vie, qui se superposent aux secousses du chaos de ces trente dernières années.

Écriture quasi expérimentale, composition kaléidoscopique apparentée à la technique du *cut-up* de William Burroughs, télescopage de fragments de texte, collage de dessins d'enfants, photos, lettres, manuscrits, paperolles, narration polyphonique : ce livre, aux accents proches de l'*Ulysse* de James Joyce, offre un travail novateur sur la langue (Benfodil collationne et ennoblit les mots du spleen algérois), ainsi qu'une cartographie de l'univers mental des jeunes de la «décennie noire» : des personnages à la fois oniriques et très concrets. Ce roman qui n'en est pas un – et qui est plus qu'un roman – impose le coup de poing d'une esthétique de la dégléine sociale.

Une écriture nerveuse et apaisée, fraîche et crépusculaire, à l'instar du destin de l'Algérie sitôt née, sitôt promise au croque-mort, compose un univers où la volonté de vivre de la jeunesse risque constamment de glisser sur la margelle de la mort. Cette dualité essentielle est l'âme d'une époque, celle de l'Algérie de Benfodil, où on rêve, on se bat, on écrit, on étudie, on se projette plus ou moins dans un avenir corseté par un pouvoir putrescent. Et, dans le même temps, on se désespère, on se shoote à n'importe quoi, on tente la *harga* (l'émigration clandestine par la mer), on s'immole, on devient terroriste, on tâte du djihadisme.

Avec Benfodil, on s'aperçoit qu'il existe des écrivains algériens qui ne sont pas fatalement de pâles copies actualisées d'un Albert Camus : qui ont leur propre voix, leur propre voix.

AREZKI METREF.

(1) Mustapha Benfodil, *Archéologie du chaos (amoureux)*, Bazarkh, Alger, 2007. Publié en France par Al Dante, Marseille, 2012. Lire aussi Delphine Gourlay, «En Algérie, les enfants d'octobre 1998», *Contrebande*, 30 octobre 2009, <https://blog.mondediplo.net>

LITTÉRATURE

Le combat des paysans

LORSQUE, en 1828, le jeune Prosper Mérimée, futur auteur de la nouvelle *Carmen*, écrit *La Jacquerie* (1), il ne prétend pas faire œuvre d'historien, mais dresser un tableau de la révolte paysanne de 1358, durant la guerre de Cent Ans. Ce sera donc un récit dialogué, quasiment une pièce, aux nombreux personnages, brigands, paysans, mercenaires, moines, chevaliers, seigneurs, qui sont, chacun à sa façon, des archétypes transmis par la mémoire populaire. Quand Mérimée écrit, le temps a passé bien sûr : il y a eu la Révolution puis l'Empire. Mais lui, c'est sous la Restauration qu'il choisit ce thème, sous le règne de Charles X, qui signe un retour de plus en plus marqué à l'Ancien Régime, et son entreprise n'est certainement pas neutre. Louis Aragon, dans sa préface de 1947, qualifie le livre de «première œuvre de l'art qui parle de la Jacquerie». Et qui en restitue l'esprit, cet impérieux désir d'émancipation et de justice qui s'empare des serfs, et les enjeux sociaux, la façon dont les diverses classes et castes de la société féodale s'affrontent, nouent d'improbables alliances qu'elles trahissent à peine signées, pour finalement parvenir au résultat voulu : la remise au pas des révoltés et le retour à l'ordre. La Jacquerie,

fomentée dans une forêt du pays de Meaux, se termine dans cette même forêt sur ce mot terrible : «Sauve qui peut!» Oublié dans les éditions des œuvres complètes de Mérimée, ce texte pessimiste reste d'une étonnante modernité : sur le fond, une analyse de l'incapacité des révoltés à imaginer la puissance des féodaux (méconnaissance des mécanismes du pouvoir, absence d'une stratégie à long terme); et, sur la forme, des dialogues renforçant les particularités individuelles, indiquant les enjeux collectifs, annonçant l'inéluctable fin.

Il faudra attendre plusieurs décennies avant qu'un autre auteur, fils de domestiques, républicain ardent, Eugène Le Roy, s'empare du sujet en y adjoignant les procédés du roman-feuilleton : en 1899, *Jacquou le Croquant* est publié dans la *Revue de Paris*, puis édité par Calmann-Lévy (2). Immense succès... Dès lors Jacquou, pauvre métayer du Périgord en butte aux persécutions d'un aristocrate dévoyé, va incarner «le combat de tous, un combat universel», pour citer la préface de Gérard Mordillat. Les temps ont changé : à la Restauration et au Second Empire a succédé une

République fragile en proie à d'incessantes agressions des thuriféraires de l'Ancien Régime. En situant son roman entre 1815 et 1830, l'auteur rappelle utilement qu'en dépit de 1789 les inégalités demeurent. Mais, et c'est là une différence notable avec Mérimée, c'est l'individu frappé d'injustice, en l'occurrence Jacquou, qui prend l'initiative de «se faire justice lui-même», faute d'être entendu, et impulse une dynamique collective menant à une fin somme toute «raisonnable» : le comte sera chassé de la région, Jacquou deviendra l'artisan d'une émancipation populaire victorieuse, symbole d'un avertissement à tous les oppresseurs passés et à venir. Réalisée en 1969 par Stelio Lorenzi, la série télévisée renforcera dans la conscience collective cette évidence : luttes et justice sociale sont inséparables.

ARNAUD DE MONTJOYE.

(1) Prosper Mérimée, *La Jacquerie*, préface de Louis Aragon, Delga, Paris, 2019, 232 pages, 18 euros.

(2) Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant*, préface de Gérard Mordillat, Le Temps des cerises, Montreuil, 2019, 328 pages, 20 euros.